

KINO

Der Bildschirm zum Hof

Überwachungsstaat und persönlicher Rachefeldzug werden in "Red Road" zu Hauptelementen einer Geschichte in der nichts ist wie es scheint.

In vielerlei Hinsichten handelt es sich bei "Red Road" um einen "typisch europäischen" Film. Ein Merkmal trägt er vor allem: Die Fähigkeit, dem Zuschauer unbehagliche Geschichten, fernab von Kitsch und Verklärung, nahe zu bringen. Intensiv und schonungslos verfolgt Andrea Arnold in diesem preisgekrönten Film den Rachefeldzug einer verletzten Frau.

Die Red Road ist eine wenig einladende Straße in den heruntergekommenen Suburbs der schottischen Metropole Glasgow. Eine Skyline aus turmhohen, bedrückenden Wohnhäusern prägt das Landschaftsbild - hinter den tausend Augen der Hochhäuser fristen tausende von Anonymen ein trostloses Leben. Auf ihren über 40 Monitoren überwacht Jackie (Katie Dickie) diese Landschaft. Sie ist Angestellte einer städtischen Wachgesellschaft, deren Kameras die Straßen Glasgows säumen. Trotz des eindeutig voyeuristischen Hauchs der diese Arbeit umweht, beobachtet Jackie "ihr" Gebiet und dessen Einwohner mit einem gewissen Wohlwollen. Die verletzlich wirkende Frau scheint lieber das Leben auf einem Bildschirm zu beobachten, wo es ihr vermeint-

lich nicht mehr wehtun kann, als aktiv daran teilzunehmen. Bis sie eines Nachts den Mann auf ihrem Bildschirm erkennt, der ihr Leben vor acht Jahren zerstört hat: Clyde (Tony Curran). Sie fängt an ihn zu verfolgen, zuerst nur mit den Kameras, dann hängt sie sich persönlich an die Fersen dieses Mannes.

Dem Zuschauer sind die genauen Beweggründe Jac-

kies noch völlig fremd; obwohl man sich denken kann, was sie erlebt hat, bleibt die Spannung bis zum Schluss erhalten - wobei Spannung hier vor allem als Intensität der Handlung zu verstehen ist. Man beobachtet Jackie beim Beobachten.

Dank einer realitätsnahen Kameraführung fühlt man sich mehr denn je im Kino als Voyeur, der der Protagonistin

über die Schulter schaut. Die Kamera ist bei allem in vorderster Front: Ob bei Jackies Detektivspielen, beim Teekochehen ... oder beim Sex. Über Sinn oder Unsinn der Darstellung eines Cunnilingus in einem Film könnte man streiten, Fakt ist, dass die sehr detaillierte Sexszene absolut in den Rahmen dieses Films passt und auch in gewisser Weise konsequent ist. So (scheinbar) erbarmungslos wie Jackie ihren Rachefeldzug betreibt, so konsequent sind ihr Kamera und Zuschauer im Nacken.

Das entscheidende Stichwort ist gefallen: Es ist Rache,

die Jackie antreibt. Ihr wurde das Wichtigste in ihrem Leben genommen - ihre Familie - und nun will sie, wenn sie sie schon nicht zurückhaben kann, den Verlust gesüht sehen. Doch je näher sie ihm kommt, erscheint der "Täter" immer weniger ein Monster. Auch Clyde hat eine Geschichte und seine Version der Geschehnisse, die ihre beiden Leben umgeworfen haben. So gelingt es dem Film, ein extrem realistisches Bild einer unvorstellbaren Situation zu zeichnen, ohne dem Zuschauer eine Antwort, gar eine Moral aufzudrängen. Denn diese Fragen bleiben auch zum Schluss noch offen: Wie gerecht ist das Recht und wie selbstgefällig ist Selbstjustiz?

Sehr subtil werden andere Themen gestreift, fast en passant mitgenommen, etwa die Konsequenzen einer Überwachungs-ideologie oder das sehr reale soziale Elend einer europäischen Großstadt. Der Fokus ist und bleibt jedoch bei Jackie und ihrer Konzeption von Schuld und Sühne. Das Spektakulärste an "Red Road" ist, dass trotz des gefühlten Schlags in der Magengrube den er hinterlässt, zum Schluss eine verstörende und doch beruhigende Erkenntnis überwiegt: Das Leben geht weiter...irgendwie.

Sandy Artuso



Blicke soweit das Auge sieht: "Red Road" spielt mit den Zwängen der Überwachungsgesellschaft.

"Red Road", im Utopia

MUSIQUE

De Versailles à l'abbaye

Air étaient les légendes de la fin du dernier millénaire. Apôtres de la french touch, ils ont aidé à promouvoir la musique française sur la scène internationale et ont créé en même temps un son qui leur est resté propre.

Il est vrai que la musique de Nicolas Godin et Jean-Benoît Dunckel a un son que l'on reconnaît dès la première note: feutré, cool et sexy. Jamais on pourrait s'imaginer de danser du pogo sur les albums de leur groupe Air. Leur musique n'est pas non plus porteuse de messages - les textes se réduisent la plupart du temps à quelques bribes de mots ou phrases qui sont souvent dénués de sens. C'est que les deux jeunes hommes ont le sens du beau - ce qui n'est pas étonnant quand on sait qu'ils ont tous les deux grandi à Versailles, cette autre banlieue parisienne. Dès leur première maturité - au lycée Jules Ferry - ils forment un groupe ensemble avec un certain Alexis Latrobe, qui fera une carrière internationale en tant que DJ et producteur sous le nom de Alex Gopher. Ce groupe, qui fût baptisé Orange est devenu mythique, même s'il n'a jamais produit le moindre disque, ni décroché un contrat de sponsoring avec une grande firme de téléphonie mobile.

Après les années obligatoires passées dans les couloirs des facs les plus prestigieuses de France, comme cela se doit pour deux bobos qui s'assument, Godin et Dunckel se remettent à travailler ensemble. Le premier

avait déjà connu un petit succès en solo - mais déjà sous le pseudonyme d'Air - en publiant une chanson appelée Modulo, en hommage à Le Corbusier. Il faut peut-être remarquer ici que Nicolas Godin a étudié l'architecture et avait pendant un certain temps totalement délaissé la musique. Jusqu'au jour où un ami producteur le pousse à composer. Jean-Benoît Dunckel, lui, après des études réussies en mathématiques n'a pourtant jamais vraiment délaissé le piano et a joué dans diverses formations, tout en jouant aus-

si dans des bars du quartier latin.

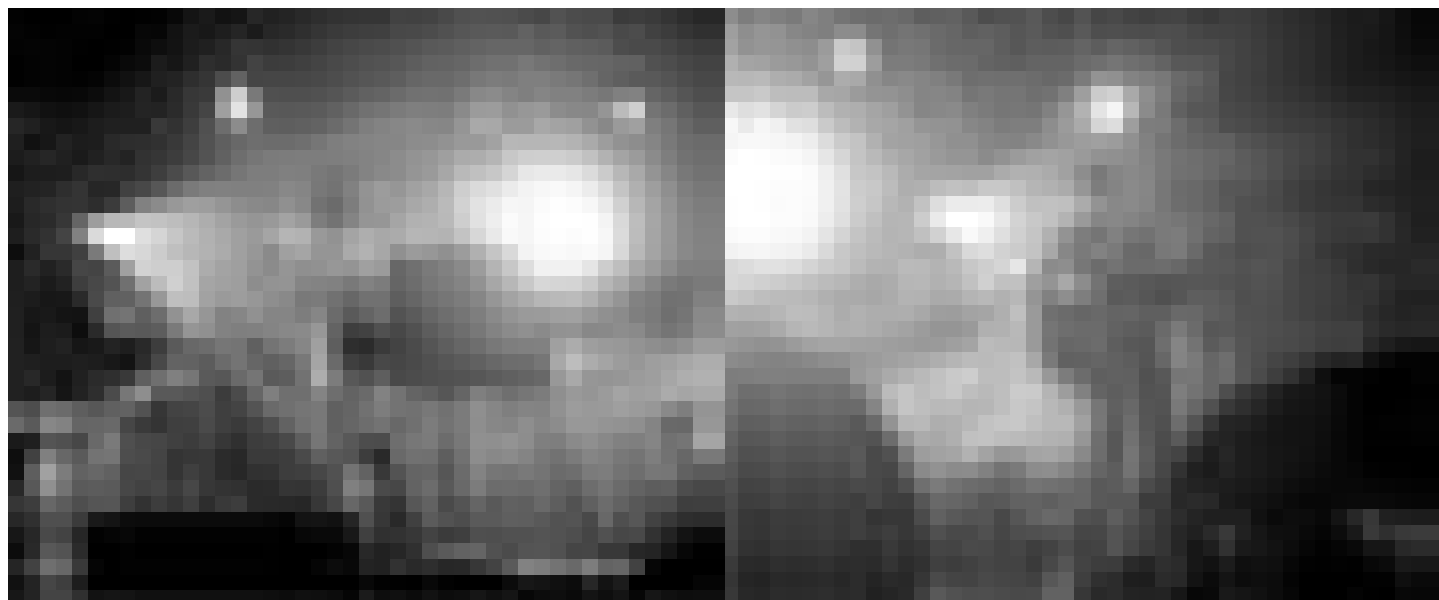
Bref, les deux se mettent ensemble et produisent quelques singles, qui seront plus tard réunis sur un album appelé très justement "Premiers Symptômes". Car c'est là où commence le voyage des deux amis et aussi là où on retrouve les premiers éléments qui donneront le son incomparable d'Air. Mais le vrai succès n'est au rendez-vous qu'en 1998 avec "Moon Safari" et ses singles "Sexy Boy", "La femme d'argent" et "Kelly Watch the Stars". Le monde étonné doit constater

que la France peut encore produire de la musique accessible à un public non-français après Gainsbourg. "Moon Safari" reste jusqu'à aujourd'hui l'album de référence du groupe et aussi malheureusement l'album qu'ils n'ont jamais su dépasser. Et cela pas seulement du côté commercial.

Mais cela se compense peut-être par le fait que les deux gus d'Air ont réussi un autre pari: celui de reproduire leur musique en live. Ce qui n'est pas évident pour un groupe qui, à la base, était un pur projet de studio d'enregistrement, produisant un son certes très raffiné, mais tellement surproduit qu'on avait du mal à s'imaginer pouvoir reproduire cela en live. Avec l'aide de quelques amis - notamment des musiciens du groupe parisien Phoenix - ils

ont réussi à transposer leurs petites merveilles sur scène. Depuis, les grands festivals tout comme les petits clubs les invitent régulièrement. Pour cela, il a aussi fallu remettre à la musique. Ainsi, en 2001 ils sortent "10.000 Hertz", "Talkie Walkie" en 2004 et "Pocket Symphony" a vu le jour en 2007. Mais hormis la B.O. pour "The Virgin Suicides", le grand début au cinéma de Sofia Coppola, leurs productions post-"Moon Safari" n'ont jamais su innover le son du premier jet. Ce qui ne les empêche nullement de faire de magnifiques prestations scéniques.

Luc Caregari



Aiment bien se cacher derrière des effets lumineux: Air.

(photos:www.airfrenchband.org)

Air, en concert à l'abbaye de Neumünster, le 26 juillet.